

ETC



Le mot évocateur et les mots « passe-muraille » de Louise Robert

Louise Robert, « Louise Robert. Au bout des mots »,
commissaire : Gilles Daigneault, Musée d'art de Joliette, 16
mars - 17 août 2003 : Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, 3
avril - 13 juin 2004

Marie-Josée Pinard

Numéro 66, juin-juillet-août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pinard, M.-J. (2004). Compte rendu de [Le mot évocateur et les mots « passe-muraille » de Louise Robert / Louise Robert, « Louise Robert. Au bout des mots », commissaire : Gilles Daigneault, Musée d'art de Joliette, 16 mars - 17 août 2003 : Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, 3 avril - 13 juin 2004]. *ETC*, (66), 66-69.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.


Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Joliette, Baie-Saint-Paul

LE MOT ÉVOCATEUR ET LES MOTS « PASSE-MURAILLE »
DE LOUISE ROBERT

Louise Robert, « Louise Robert. Au bout des mots », commissaire :
Gilles Daigneault, Musée d'art de Joliette, 16 mars - 17 août 2003;
Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, 3 avril - 13 juin 2004

 n a beaucoup écrit sur les œuvres de Louise Robert. Diplômée en pharmacie de l'Université de Montréal, peintre autodidacte, son travail, qui a fait l'objet de nombreuses expositions, n'a de cesse de mettre en jeu le scriptural et le pictural, la figure (objectale puisque la figure humaine en est absente) et l'abstraction, l'endroit et l'envers, le défini et l'indéfini, la fixité et le mouvement, le lisible et l'illisible.

Ces rencontres dans le dessin comme dans la peinture laissent le spectateur toutefois indécis, je dirais même troublé... comme si les motifs de l'œuvre auxquels le regard pourrait s'accrocher, se reconnaître, ne faisaient qu'exacerber le manque, l'indéfini, l'in-touché, l'in-coloré(e), l'in-discipliné, l'il-lisible. Comme si l'issue de ce face-à-face (toujours sans figure humaine) nous échappait continuellement.

Comme si le signe scriptural et pictural chez Robert était *pharmakon*¹, comme une figure de passage, un signifiant disponible qui peut être pensé dans sa réversibilité originale, c'est-à-dire « (...) qu'on ne peut pas plus les 'séparer' l'un(e) de l'autre, les penser à part l'un(e) de l'autre, les 'étiqueter', qu'on ne peut dans la pharmacie distinguer le remède du poison, le bien du mal, le vrai du faux, le dedans du dehors... »²; Près de vingt-huit ans après l'exposition fondatrice chez Curzi, le Musée d'art de Joliette présentait l'été dernier la première rétrospective de l'œuvre de l'artiste afin d'en souligner l'importance et la richesse. Cette exposition intitulée *Louise Robert. Au bout des mots* et organisée par Gilles Daigneault à titre de commissaire invité regroupait pas moins de 70 œuvres, réalisées entre 1975 et 2002.³

À l'origine, il y a le mot

Lors d'une entrevue, l'artiste nous confie qu'à l'origine de son travail est le mot, le mot qui vient, poussé par la vie... comme le mot qui rôde depuis quelque temps, qui « flotte... flageole... vacille... tremble... palpite... frémit... se délite... se défait... se désintègre... » et guette le moment pour trouver sa place à lui. « Mais les mots, comme le dit si bien Nathalie Sarraute, si on « les laisse pénétrer... il est sûr qu'ils en amèneront d'autres... »⁴; Et tout comme les mots peuvent prendre en remorque d'autres mots chez Sarraute, le mot appelle l'œuvre chez Robert.

Du mot... à la parole... au silence

Un titre et une inscription. N° 677 et « Pour te raconter un conte ». Un numéro, un verbe à l'infinitif et le « tu ». Le « je » déclare son intention dissimulée derrière le verbe infinitif et le titre, habituellement indiciel, derrière un chiffre... comme une pièce d'inventaire. Comme si l'arnaque n'était pas suffisante, l'inscription, cette fois parfaitement maîtrisée, s'inscrit en marge du tableau, en lieu et place de la signature de l'artiste. *De la signature à la parole*, « Pour te raconter un conte ». Rectangle sur rectangle, figure géométrique que l'on retrouve souvent dans l'œuvre de Louise Robert, mise en abyme, cette toile sur papier, ce dessin, se présente donc comme un dessein de dire et de se-dire comme peinture-dessin, de raconter et de se raconter. L'intention est maîtresse et déterminée et la lecture interdite. Et si je vous disais maintenant *De la signature au silence*. Toujours ce *pharmakon*, du remède au poison... « Se taire longtemps » (N° 411, 1981), « Rien à dire » (N° 78-45, 1981), « Ne rien faire » (N° 78-54, 1981). « Se taire longtemps », voici une inscription de blanc qui surplombe le dessin où se joue un corps à corps de gris, de noir transpercé par une amorce de trait vertical blanc, motif récurrent chez Robert et qui ne va pas s'en rappeler le zip de Barnett Newman. Et c'est comme si ce corps à corps se poursuivait jusque dans la signature... les empreintes en noir d'une main droite comme traces laissées en bas à droite sur l'œuvre par une artiste qui travaille de la main gauche.

Il y aura toujours l'entre-deux... comme dans « Entre des mots et des silences » (N° 78-144, 1988), mots tout d'orange écrits en lettres stencils en marge inférieure d'un tableau rectangulaire où l'on voit une étendue bleue turquoise de peinture qui n'arrive pas encore à opacifier le fond noir et jaune de la toile. En dialogue avec cette écriture assurée, il y a bien sûr une autre certitude : une forme géométrique noire... on dirait une stèle inversée, un collage - carton retenu à la base par une languette de bois, comme pour bien s'assurer de contenir ou de ne rien laisser fuir. Comme ces moments de répit dans la douleur. De cette lecture avortée du conte (N° 677), il n'y a qu'un pas à franchir pour cette autre impasse [N° 362 (1980)]. Dessin presque tout de noir, de même forme mais cette fois inversée. Je dis presque parce que l'univers pictural de Louise Robert se joue très souvent dans le renversement, dans la mise en déroute du regard et du sens. Ce dit dessin tout noir déjà regardé devient subite-





ment par l'écriture un noir au blanc, un trait blanc sur fond noir, un *autoportrait en négatif*.

Ici l'artiste, symboliquement absente de la représentation, nous présente par une écriture manuscrite presque enfantine son ami historien et son père pharmacien. *Mon ami, mon père...* ce « mon » n'est significatif que par rapport à un « tu » convié; toutefois, ici, celle qui parle au « je » s'est encore défilée mais elle a, en revanche cette fois, outre la déictique bien évidemment, laissé un autre indice... une trace, sa signature « Robert 90 », comme si le mot pouvait signifier la figure en exil.

Il était une fois l'écriture et la peinture...

Il y a aussi chez Louise Robert cette *écriture manuscrite, gauche*, qui essaie de dire et qui n'y arrive pas... Une écriture qui voudrait se dire, se lire, se parler, qui s'agrippe à la toile... Il est si difficile de les saisir ces mots, comme s'ils se dérobaient sous nos yeux malgré nos tentatives de les retenir... On a beau essayer de les extirper, ils se replient sur eux-mêmes. Ces mots qui résistent à l'écriture... Nathalie Sarraute les connaît bien, elle aussi... ils sont comme des exilés, des mots « étrangers » qui ne font pas partie du

vocabulaire, et qui sont impossibles à prendre en remarque... « mon petit », nous dit-elle.

On arrive toutefois, quelquefois, à saisir des mots *passemuraille*, des mots qui nous font traverser, surtout quand le tourbillon pictural s'apaise, comme ici, pour le temps d'un tableau (N° 726, 2000).

L'écriture se renverse bien évidemment elle aussi. « Le beau ciel bleu » a pris ici sa forme dans le noir. Ces mots, de contours bien tracés, immobilisés sur fond gris, assagis, ancrent la représentation qui, sans eux, pourrait peut-être nous échapper. Il y a bien, certes, toujours ces rectangles pour s'accrocher et ne pas glisser... mais ils sont si frêles qu'ils peuvent à peine retenir le regard. On a envie ici de se laisser bercer dans ce *blanchâtre bleu*, comme si cette fois l'invitation était moins risquée.

Ces rectangles, on les fréquente souvent dans l'œuvre de Louise Robert... dessinés et/ou peints, assurés et/ou hésitants, *sous* et/ou *sur* la surface de l'œuvre... surface colorée de noirs et de bruns teintés de rouge, de bruns et de terre entremêlés de blancs laiteux ou surfaces mouchetées de blancs, de noirs, de jaunes et de rouge, qui, comme trop engorgées, commencent à se liquéfier dans les tableaux de 2002.

Du passé au présent
« Ai-je appelé dis-moi »

Dans ses récents tableaux (2003), Louise Robert reterritorialise, pour utiliser une expression deleuzienne, des motifs du système picturo-langagier qu'on lui connaît. Dans ces inscriptions, ce ne sont plus les variations au niveau du trait qui se renversent dans le tableau, mais c'est la couleur qui est ici une figure de passage entre le blanc et le noir.

La tache se liquéfie dans la partie supérieure du tableau et peu à peu, la surface reprendra ses droits avec le temps. Il s'engagera alors un combat entre le noir et le blanc, pour gagner toute la surface du tableau. On verra alors apparaître à nouveau cette lancée verticale (*zip*), qui s'étirera cette fois au centre de la toile et non plus en marge... comme un arbitre qui semble maîtriser la situation... et la fragilité, quant à elle, sera encore plus criante « Ai-je appelé dis-moi » puisque le « je » s'affiche cette fois dans la parole, sorti d'un passé pour se diriger vers un « moi », présent, qui est un autre que lui... une question, un appel, auquel il manque toute-fois le point d'interrogation... bien sûr...

MARIE-JOSÉE PINARD

NOTES

¹ Dans *Phèdre*, Platon raconte l'origine de l'écriture, qu'il conçoit comme parricide. Derrida, dans son analyse du *Phèdre*, déconstruit ce mythe platonicien de l'écriture et conclut à une écriture comme *pharmakon*, c'est-à-dire comme une figure de passage... « une sorte de *joker* plutôt, un signifiant disponible, une carte neutre donnant du jeu au jeu. » Jacques Derrida, *La pharmacie de Platon*, in Platon, *Phèdre*, Paris, GF-Flammarion, éd. corrigée 1992, p. 291.

² *Ibidem*, p. 383-385.

³ Près du tiers de cette rétrospective de l'œuvre de Louise Robert est présentée au Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, du 3 avril au 13 juin 2004 et ses tableaux récents (décembre 2003-2004) feront l'objet d'une exposition à la Galerie Simon Blais, à Montréal, en janvier 2005.

⁴ Nathalie Sarraute, « *Ich sterbe* », in *L'usage de la parole*, Paris, Gallimard, Folio, 1980, p. 14.



Louise Robert, N° 726, 2000. Huile, collages, crayons sur papier de rebut ; 62 x 64 cm.